



Petit Courrier des Dames
Boulevard des Italiens N^o 2. près le passage de l'Opéra.
Modes de Long-champ.
Robe de gros de Naples, Chapeau de crêpe orné de blonde, Fichu de tulle.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

Nouveau Journal des Modes des Théâtres, de la Littérature et des Arts.

Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Papier des manufactures d'Arches et d'Archette (*Vosges*).

Prix de l'abonnement : pour trois mois..... 9 fr.
pour six mois..... 18
pour l'année..... 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens,
N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra.

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-Lib. du Journal, rue
St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue Richelieu, N^o 67 ;

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. ZSCHECH et KRINITZ.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE au
Salon Littéraire, à Strasbourg.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

« MAIS enfin, mon aimable amie, qu'avez-vous, d'où vient cette agitation? elle n'est pas naturelle. Souffrez-vous? — Nullement. — Sur vos traits se peint la contrariété la plus vive : vous levez les yeux au ciel ; une larme même s'apprête à glisser sur votre joue. Vous avez quelque chagrin,

Opéra.

de tulle?

Amélie?—Vous êtes dans l'erreur, mon ami; je vous assure que je n'ai rien.»

Je vis bien qu'il n'y avait pas moyen de recevoir de confidences, et cependant il se passait quelque chose d'extraordinaire. Comment Amélie pouvait-elle se taire en ma présence? N'étais-je plus son meilleur ami; mes cheveux blancs n'inspiraient-ils plus la même confiance? Enfin je gardai le silence pendant quelques instans, me contentant de jouer le rôle d'observateur, et attendant avec ma patience accoutumée, qu'Amélie revînt elle-même à moi.

Cependant cette conduite avait lieu de m'étonner, et d'autant plus que je m'attendais à voir ma jolie pupille dans les plus heureuses dispositions d'esprit. Nouvellement mariée, Amélie trouve dans l'union qu'une mère sage et prévoyante a su former, tous les plaisirs, tout le bonheur que son heureux caractère devait lui faire espérer d'un époux délicat. Quel événement pouvait donc la rendre inquiète, agitée? Pourquoi ne répondre à mes questions que par les monosyllabes que la politesse commande, et que la distraction semble inspirer? Quel motif pouvait l'engager à se lever sans cesse, à interroger le ciel? Pourquoi ces exclamations: «Moi qui comptais...! aurais-je pu croire...! j'espérais de plus beaux jours...!

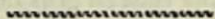
Je commençais véritablement à être inquiet; ces plaintes, qui se succédaient sans interruption, m'inspiraient les plus vives alarmes. L'absence du mari d'Amélie me paraissait de nature à pouvoir expliquer seule un trouble pareil; je craignais que déjà il n'eût donné à ma jeune amie quelque sujet de chagrin. Mais comment amener de pareilles confidences? Jamais ma curiosité n'avait été plus excitée, jamais aussi je n'avais tant craint de paraître indiscret. Heureusement Alfred entra; l'accueil que lui fit sa femme me fit voir que mes soupçons étaient injustes, mal fondés, mais il me plongea dans de nouvelles perplexités.

J'allais prendre Alfred à part, et lui faire part de mon inquiétude, car Amélie ne me semblait pas rassurée, et témoignait toujours le même embarras, lorsqu'un rayon de soleil vint à percer les nuages, et briller dans l'appartement, «Ah! mon ami, s'écria Amélie, quel bonheur! nous pourrions donc aller à Longchamps!»

— «Ouf! m'écriai-je, et c'était-là le grand malheur qui

vous tourmentait l'esprit depuis que je suis arrivé? Comment n'avoir pas eu pitié de moi, ne m'avoir pas tiré d'inquiétude, ne m'avoir pas avoué le véritable motif de ces exclamations, de ces hélas, de ces larmes même...? Enfant, n'étais-je pas là pour les essuyer! Allons, partons, ma voiture est à votre porte. »

Nous partîmes donc, et au grand regret d'Amélie, nous n'aperçûmes pas ce jour-là une seule toilette digne d'être remarquée; mais en revanche, jamais le luxe des équipages ne s'était montré si brillant. A partir de la place Louis XV, jusqu'à la barrière de l'Étoile, circulaient, dans le milieu de l'allée, d'élégantes voitures, la plupart à quatre chevaux, quelques-unes à six. Je fis plusieurs remarques sur le changement qu'avait subi leur forme, mais lorsque je voulus les communiquer à ma jolie compagne, je la trouvai tellement absorbée par des observations particulières, que je ne voulus pas la distraire de ses méditations, bien persuadé que ses remarques, jointes aux miennes, fourniraient, dans un genre différent, d'amples descriptions propres à satisfaire la curiosité des sectateurs de la mode.



Le vieux chevalier de l'aimable Amélie a bien voulu nous communiquer ses importantes recherches, mais comme elles seraient d'une bien moindre importance pour nos abonnés que celles de la jeune dame qu'il accompagnait, nous commencerons par ces dernières, nous réservant de donner, dans un de nos prochains numéros, un détail positif sur les changements, améliorations, etc., qu'a pu subir la mise des cavaliers, voire même celle de leur monture, groom, jockey, stanhope, tandem, etc.

L'incertitude du tems avait engagé les dames à choisir la plus simple toilette, bien persuadées qu'aucune femme ne risquerait d'étaler, en pure perte, l'élégance des nouvelles parures préparées pour les jours de fêtes; en effet, toutes les voitures étaient fermées; on n'apercevait que les chapeaux, dont la plupart étaient ornés de blondes, les unes posées en demi-voile, les autres bordant ou traversant les biais ou les nœuds d'étoffe qui garnissaient la tête.

Beaucoup de dames avoient conservé leur fourrure; d'autres n'avaient qu'une palatine ronde posée en écharpe, et tournant autour du cou. (Voyez notre gravure 364.) On a remarqué deux pelisses en satin, l'une jaune, garnie de blondes noires, l'autre rose, garnie de blondes blanches.

Le jaune prévalait sur toutes les autres couleurs, soit pour étoffe de robe ou ruban, mais c'est particulièrement sur les chapeaux que cette nuance dominait; depuis le jonquille jusqu'au jaune serin et à la couleur paille, on en retrouvait partout.

Venaient ensuite des rubans lilas et vert-réséda, qui ornaient des chapeaux en paille de riz : deux bouquets de fleurs assorties étaient placés l'un très-bas et en arrière de la passe du côté gauche, l'autre un peu à droite sur le devant de la tête.

Pour n'avoir pu admirer à Longchamps le bon goût et la nouveauté dans le choix des robes, nous ne nous sommes pas moins convaincues qu'on en avait préparé de délicieuses; nous citerons, entr'autres, une robe en gros des Indes, oiseau de paradis, quadrillée en noir; cinq volans, découpés à grandes dents arrondies par le bout et bordés en satin, en garnissaient le bas; mais, chose singulière, ces volans étaient unis, c'est-à-dire non quadrillés comme le corps de la robe, et alternativement noirs et jaunes. Cette originalité, pleine de fraîcheur et de goût, sortait des magasins de M. Burty, rue de Richelieu, où nous avons aussi remarqué des robes charmantes en cote-pali uni et écru, brodées en soie couleur sur couleur, ainsi que vingt autres nouveautés plus jolies les unes que les autres.

Plusieurs corsages se font en draperies croisées, c'est-à-dire que les plis qui partent de l'épaule viennent se croiser sur le devant de la robe et sur le milieu du dos. La plus nouvelle forme, que l'on nomme aussi en draperies, consiste à partager les plis du devant, tels qu'on les fait pour les robes habillées, jusque près de l'épaule, de sorte que ces corsages deviennent ainsi demi-montant, en se drapant transversalement jusqu'au dessus de la poitrine.

TAPISSERIES DES PETITS GOBELINS.

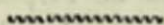
Les travaux de l'aiguille sont les plus agréables délassements qu'une femme puisse se procurer dans son intérieur et surtout à la campagne. Pendant l'hiver le séjour tumultueux de la ville laisse peu de prises à l'ennui; mais au moment où le retour de la belle saison va rappeler nos lectrices au milieu des champs, et les livrer à une solitude, toujours douce, mais parfois monotone, il est de notre devoir de leur indiquer quelques préservatifs contre l'isolement de la campagne et les longues journées de l'été.

La tapisserie est devenue une occupation de bon ton, pour ne point dire une occupation obligée : c'était aussi le délassement de nos aïeules, et la mode qui retourne souvent à ses anciens caprices a répandu de nouveau le goût d'un travail qui a le mérite d'employer le tems d'une manière utile et agréable. Mais cette occupation d'autrefois nous revient avec les nouveaux procédés de nos habiles artistes, avec tous les perfectionnemens du goût. Grâce aux efforts ingénieux de M. Pichenot jeune, directeur de l'utile établissement des petits Gobelins, passages de l'Opéra, nos dames pourront faire les ouvrages de tapisserie les plus finis, sans peine et sans ennui. Pour imiter la nature, pour rivaliser avec les ouvrages de la peinture, elles n'auront besoin de connaître, ni la broderie ni le dessin. M. Pichenot, par un heureux emploi des nuances qu'il trace sur ses canevas, indique la couleur de chaque point, la grosseur de chaque ligne, l'ensemble de chaque figure. Des couleurs nettement tracées appellent la laine ou la soie qui doit les reproduire et représentent, à l'avance, le dessin que l'ouvrière doit imiter. La main qui travaille n'a plus qu'à observer ces couleurs, elle les calque, les fait revivre et les perpétue par l'application de la laine ou de la soie.

Les anciens dessins de tapisserie étaient grossièrement tracés en noir, et ne pouvaient fournir qu'une esquisse imparfaite et toujours insuffisante. Les dessins dits de Berlin, faits sur papier, et difficiles à imiter sur le canevas, présentaient d'autres difficultés. Ils obligeaient de compter le nom-

bre des fils du dessin, et la moindre erreur dans ce calcul, forçait souvent à recommencer un long travail; ils étaient de mauvais goût et souvent inexécutables. Les canevas de M. Pichenot, n'ont aucun de ces inconvéniens, ils sont faciles, agréables et de bon goût; ils justifieront complètement l'enseignement de son établissement, en mettant toutes les dames à même de faire des ouvrages presque dignes de figurer à côté de ceux des *Gobelins*.

Les magasins dans lesquels on trouve ces petits chefs-d'œuvre de bon goût, sont fournis de toutes les espèces de laines et de soie dont on peut avoir besoin. Les assortimens pour les tons, les demi-tons, les moindres nuances sont faits avec tant de soin qu'il est impossible à ceux qui en font usage de commettre la moindre erreur, et pour terminer par une réflexion qui n'est point sans mérite, on peut après avoir choisi toutes les nuances et avoir terminé le dessin, rendre à M. Pichenot les soies et les laines qui n'ont point été employées, de manière que la dépense n'est jamais supérieure à la consommation. Cette considération d'économie n'est pas sans importance, et rend les dessins des *petits Gobelins* dignes de la faveur de toutes les personnes qui aiment à concilier leurs plaisirs et leurs travaux avec le sage emploi de leur argent.



MÉLANGES.

On nous donne comme certain que le jeune prince Iroquois dont nous avons annoncé dernièrement l'arrivée à Paris, a été invité à une soirée brillante, chez M. le duc de ****. Les plus jolies femmes y étaient réunies; et le jeune prince leur a trouvé, dit-on, des attraits bien supérieurs à ceux de ses compatriotes. Comme on demandait s'il possédait quelque talent, son guide a répondu qu'il chantait et dansait, de manière à être vivement applaudi dans son pays. Cette réponse piquant la curiosité de l'assemblée, on a prié le prince de vouloir bien donner un échantillon de ses talens, et en effet, S. A., sans se faire prier, a chanté et dansé, de manière à ne pas trop étonner les spectateurs, qui s'attendaient à des cris, à des mouvemens barbares.

Rejoignez-vous, vieillards, jeunes gens, de tous rangs, de tout sexe, de tout âge, que la nature trop généreuse a surchargé d'un fardeau qui vous déplaît souvent; rejoignez-vous, le tems est venu où les montagnes vont s'abaisser!! Un *redresseur*, non pas de torts, mais de bosses, vient d'apparaître sur l'horizon. Affublé d'un nom à moitié grec : *Orthopédiste* de sa façon, ce monsieur promet..... seulement merveilles! Les tailles les plus maltraitées ou les plus spirituelles, puisque les bossus, pour se consoler, sont parvenus à faire croire qu'ils étaient tous gais et spirituels, se redressent, grâce aux instrumens de ce docteur-mécanicien. On cite déjà des cures merveilleuses, deux courtisans entr'autres sont devenus droits comme des I. Rien ne manque à la réputation du nouveau système, car le Vaudeville vient de le parodier, mais fort tristement; si *l'Orthopédiste* n'a pas plus de succès que *l'Orthopédie*, nous plaignons les gens mal faits, qui comptent, grâce à la nouvelle découverte, devenir des Adonis.

On lit dans le *Mémorial Bordelais* : « Nous avons à Bordeaux une petite merveille, plus étonnante que Léontine Fay, une enfant de six ans qui joue la comédie à ravir. Elle a paru dans le *Vieux Garçon*, où elle a rempli les cinq personnages de son rôle avec une aisance, une finesse, un trait, enfin un talent auquel on ne peut rien comparer, si ce n'est la première actrice de la France. Elle se nomme *Elisa Caille*. Si cette enfant était à Paris, elle suffirait pour faire la fortune d'un théâtre et celle de ses parens. On dit qu'elle est fille d'un bijoutier de Bordeaux et qu'elle n'a reçu des leçons que de son père; il a fait là un bijou bien précieux, car on ne peut rien voir de plus étonnant et de plus aimable. »

Les théâtres ne nous offrent plus maintenant que le triste spectacle des infirmités humaines. Les Français, le Vaudeville, la Porte-Saint-Martin, tous s'en mêlent. Ils nous donnent *Valérie*, *Nina*, *la Somnambule*, *le fou de Péronne*, *une Visite à Bedlam*, *la démence de Charles VI*. Comme c'est gai! Il ne faut pourtant pas se plaindre. Le goût s'épure, il y a du mieux. Naguère dans les tragédies, les mélodrames, c'étaient des morts qu'on entassait pour nous amuser; la scène était un cimetière, aujourd'hui c'est un hôpital.

Rira-t-on avant, rira-t-on après? Voilà la grande question qui occupe maintenant toute la Comédie Française. Crispin précédera-t-il Manlius? Manlius passera-t-il avant Crispin? On dîne aujourd'hui plus tard qu'autrefois et par conséquent c'est en sortant de table qu'on arrive au spectacle. Est-on alors plus disposé à rire qu'à pleurer? Talma, qui ne trouve jamais d'âme insensible à ses sublimes accens, s'embarrasse fort peu que *Pascal soit devant* ou que *Pascal soit derrière*. Mais Jeanne-d'Arc, Andromaque, Isabelle ne veulent pas jouer quand on ouvre les loges; Crispin, Sganarelle, Figaro ne veulent pas être en scène quand les dames de la galerie ajustent leurs schals et leurs chapeaux. On parle, on discute, on s'échauffe. La petite pièce après! La petite pièce avant! Voyez à l'Ambigu! voyez à la Gaîté! — « C'est cela, dit le père noble, le boulevard! bel exemple, faites du Théâtre-Français un Panorama-Dramatique. » Et l'affaire est encore à juger.

Quoique le *Petit Courrier des Dames*, pour plaire à ses aimables lectrices, ne doive s'occuper que de la mode du jour et de celle du lendemain, il pourrait bien cependant savoir aussi ce que l'on portait du tems de la reine Berthe et de Charles-Quint, et dire, en passant, un petit mot à Talma. Ce grand acteur si vrai, si correct, dans son jeu et dans ses costumes, est vêtu, dans le rôle de Charles VI, d'une robe de velours amarante, et ce ne fut qu'un siècle après, sous Charles-Quint, que le velours fut connu. Ce prince avait une toque de velours qu'il trouvait si rare et si précieuse, que, menacé d'une pluie abondante, il aima mieux se mouiller la tête que de gâter sa toque, et il la mit dans sa poche.

Qu'on dise, après cela, que les rois ont peur de l'eau. Louis XIV, le plus galant de son royaume, rencontrant un jour madame de La Vallière à la chasse, la reconduisit jusqu'à sa voiture, la tête nue, le chapeau à la main, malgré la pluie qui tombait à verse. Il est vrai, que sa majesté portait alors une perruque qui valait bien une casquette de chasse.

A ce Numéro est jointe la Planche 375.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.